

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE

15 C^{MES} = LE N^O 6

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



ENFIN !!!

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Francs par la poste

Bureaux :

2 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 25

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

HEUREUX JOSEPH !

Enfin !

Tel est le cri qui s'est échappé de toutes les poitrines — où il était retenu pris muet depuis plusieurs années déjà — lorsqu'est arrivée à Liège, portée sur les flots de la Meuse, la grande nouvelle : Joseph est décoré !

Ce pauvre Joseph, a-t-il soupiré assez longtemps après ce bout de ruban !

Depuis qu'il a créé les Chevaliers de Tolède, son rêve était d'être, lui aussi, créé chevalier... de n'importe quel ordre. Dans l'armée des vaillants qui passent leur existence à solliciter une croix, Joseph était toujours aux avant-postes. Malgré cela, cependant, son calvaire n'a pas été aisément gravi. N'oubliez pas !... que je suis là, disait-il d'un ton suppliant aux huissiers de tous les ministères de l'Europe. Et toujours l'huissier, fidèle écho de la parole du ministre, répétait d'un ton narquois : Attends, je viens !

En fin de compte, cependant, il est venu, ce jour tant désiré. C'est le Portugal qui s'est décidé le premier : Les portugais sont toujours gais, c'est connu, et l'idée de décorer Joseph les aura mis en joie. Joseph, lui, aussi, a été mis en joie en apprenant l'heureuse nouvelle. Il en a même pleuré, tant la joie a été forte. La première émotion passée, Joseph s'est occupé de l'organisation de la manifestation spontanée qui doit nécessairement avoir lieu sous ses fenêtres. Seulement, son fidèle tambour, envoyé en députation auprès des musiciens de la garde civique, n'est pas encore revenu, et en attendant le retour de son héros, le bon Joseph — déjà paré d'un énorme ruban bleu et blanc, couleurs de la vierge — répète les paroles bien senties qu'il prononcera devant ses fidèles musiciens. Parfois même — tant l'attente est longue — Joseph s'endort et, alors, il rêve qu'on le prend pour le drapeau de l'Archi-crass-cliotte — tant sont nombreuses les médailles qui constellent sa noble poitrine.

Heureux Joseph! CLAPETTE.

Coup d'œil à l'Exposition de peinture. NOTRE CARNET.

N^o 313. — Ch. Souvre. — Un des rares peintres qui savent rester jeunes et marcher avec leur époque. Dans son tableau « bonheur », l'artiste a vu la nature un peu trop propre. La Meuse disait : « embellir la nature n'est pas un défaut » nous disons le contraire.

N^o 68 et 69. — Coesmans. — Deux bons paysages, mais bien inférieurs aux précédents. Ne trouvez-vous pas comme moi que ces toiles rappellent beaucoup celles de M. Keppenpe ?

N^o 293. — Schotteten. — Pas mal pour un major de la garde-civique !

N^o 378. — M^{lle} Villebesseye : Raisins d'Espagne. — Et bien, Mesdames et Messieurs les amateurs, si vigoureusement encensés par les journaux de grand format, regardez bien ce tableau ; regardez-le souvent, c'est un des meilleurs du salon, peut-être le meilleur comme enseignement. La peinture en est franche et vigoureuse ; l'ensemble d'une harmonie chaude et vibrante. Il suffit, du reste, de comparer cette toile avec la grande pancarte de Capenick.

N^o 42. — Une charretée de fruits de toutes espèces ; criards et faux de tons, qu'on ne peut regarder bien longtemps à moins qu'on ait mis des lunettes bleues. Il est à remarquer que le 1^{er}, le bon, est placé au second rang tandis que le second, qui est deux fois plus grand, vous crève les yeux à la rampe. Mystère et commission.

N^o 215. — Linnig. — « Intérieur de cuisine flamande » — au jus de tabac. Beaucoup de talent mais pas de vérité.

N^o 337 et 338. — Jean Ubachs. — Un bon portraitiste et un vrai peintre celui-là ! Sa peinture est ferme et vigoureuse, trop vigoureuse peut-être ; le modelé est parfois exagéré, ce qui fait que ses portraits nous rappellent un peu trop de belles et sérieuses études d'académie.

N^o 1. — L. Abry. — Ce tableau est intitulé : Gais propos. Il faut le savoir ; on dirait plutôt que les personnages sont en train de traiter une petite affaire... commerciale. Le Monsieur semble dire : « c'est à prendre ou à laisser. » Somme toute, M. Abry, qui a fait de si charmants tableaux, nous en a envoyé un mauvais.

N^o 263. — E. Putzeys. — Un peintre qui avant tout, peint pour lui, et non pas pour le public. Peinture sincère et spirituelle. Son tableau (chez le notaire) rappelle un peu trop celui exposé à Bruxelles (une salle d'attente). Après tout, ce sont peut-être ces mêmes personnes que nous avons vues prendre le train à Bruxelles, il y a deux ans, qui viennent d'arriver chez le notaire.

N^o 41. — Cap. — Nous n'avons jamais aimé les tableaux de ce peintre, et, pour nous, celui-ci est le plus mauvais. Peinture sèche et mesquine.

N^o 109. — E. Delperée nous a habitués à bien mieux que cela. Ses petits tableaux de chevaux, exposés au cercle artistique, sont bien supérieurs au favori (est-ce le chien ou le monsieur, le favori ?) qui est raide et a une figure bien vulgaire pour un seigneur. Pourquoi ne nous a-t-il pas envoyé son beau portrait de M. Vanbeneden ? Il est vrai qu'étant donnée l'organisation de l'exposition, nous ne pouvons que l'en féliciter ; car nous le voyons encore, fourré dans un coin, au N^o 155. Un beau portrait de Nestor Gérard, un jeune qui se place du premier coup dans les premiers. Sa couleur est sobre et très harmonieuse, un peu plus d'unité dans les tons du visage et son portrait serait irréprochable.

N^o 349. — Van der Ouderna (chez le ciseleur). — Tableau très bien liché. Le marchand dit au seigneur : je vous vendrai mon vase si vous me laissez caresser votre belle barbe.

N^o 33. — Boudry. — L'ophicléide : joli tableau. Quel dommage que le peintre se soit trompé, il a pris les bras pour les jambes celles-ci sont deux fois trop courtes.

N^o 414. — Van Zuylen. — Ce Monsieur doit avoir de bien beaux meubles... et un mannequin.

N^o 247. — Félix Nisen. — Un passage intéressant. Une planteuse nonou lisant le foyer ; comme morceau de peinture, c'est, à notre avis, ce que M. Nisen a fait de mieux, mais il y a deux bons morceaux de trop.

A. QUARELLE.

LES MÉCÈNES

Qu'on se rassure, il ne sera pas question de M. Cralle.

Je veux parler, cette fois, de ces beaux messieurs qui se donnent les gants de protéger les arts en général et la peinture en particulier — non pas en achetant de bons tableaux — mais en portant aux nues les œuvres commises par tous les barbouilleurs qui s'avisent de dévirginiser, à grands coups de brosse, d'innocents morceaux de toile, qui garderaient assurément une valeur plus considérable en conservant leur virginité blancheur.

Ces bonnes gens, ignorants comme des carpes en matière d'art, tombent dans une admiration extatique devant la première croûte venue, comme devant un chef-d'œuvre. Dès qu'un peintre du cru expose la moindre toile, ils crient au miracle tout comme si un Rubens venait de se révéler. Et, lorsque l'on se permet de réduire à leur juste valeur ces éloges immérités, ces mécènes de province crient que l'on veut décourager les artistes et détruire le goût des beaux-arts.

* * *

Pareille chose vient encore de se produire au sujet de l'exposition actuellement ouverte au local de la Société d'Emulation.

Cette exposition est — on le sait — un comble de médiocrité ; il est impossible de dénicher là une œuvre réellement digne de figurer dans un musée. Or, le *Frondeur* s'étant permis, à cette occasion, de dire tout haut ce que chacun pense tout bas, les notaires, les professeurs et autres épiciers qui jouent les mécènes dans notre bonne ville, sont entrés dans une sainte fureur et lundi dernier leur organe officieux — *la Meuse* — déclarait que « si des critiques malveillantes doivent paralyser et enrayer

les efforts de cette initiative, on doit craindre que dans un avenir peu éloigné, l'art ne retombe à Liège dans sa situation pitoyable d'autrefois. »

Ce qui signifie clairement que nous sommes les adversaires du grand art — dont les ardents et généreux défenseurs se trouvent dans les bureaux de la Meuse et dans le sein de la commission de la Société d'Emulation.

* * *

Au risque de plonger la Meuse — et ses amis — dans un étonnement profond comme le savoir de ses rédacteurs, jeme permets de retourner l'accusation à son auteur et de dire que ce qui tend surtout à faire baisser le niveau artistique dans notre ville, c'est la méthode d'encensement à outrance, adopté par mon aimable confrère, vis à vis de tout ce qui tient un pinceau.

Porter aux nues un mauvais tableau, c'est annihiler l'éloge que l'on peut faire d'une belle œuvre. L'éloge le plus enthousiaste devient sans valeur aucune, dès qu'il s'adresse indifféremment à la nullité et au vrai talent. Pour un artiste — un vrai — un éloge de ce genre n'est plus un applaudissement qui encourage, c'est de la claque !

* * *

Et, vraiment, n'y a-t-il pas certaine audace de la part de ces « protecteurs de l'art » à parler de ceux qui découragent les artistes ?

Est-ce encourager ces derniers, peut-être, que de porter aux nues les croûtes du premier amateur venu portant un nom figurant en bonne place dans l'armorial de la province ? Ces éloges immodérés ne font-ils pas un tort réel aux artistes, en favorisant la vente d'œuvres commises par des gens qui font de la peinture comme ils tireraient aux pigeons pour se distraire, simplement. Et cet argent qui va droit dans la poche de ceux qui n'en ont pas besoin — et qui ne méritent point d'en gagner — les artistes n'en sont-ils pas frustrés ?

Que la Meuse en soit bien persuadée ; entre un éloge banal et une critique sévère — mais sincère — un véritable artiste, pénétre de la grandeur de son art, n'hésite pas : il optera pour la critique. Ceux qui choisiront la critique-réclame sont les artistes qui font de la peinture comme ils débiteraient des denrées coloniales. Mais flatter les artistes de cet acabit, ce n'est plus encourager l'art, c'est encourager le commerce, et dans ce cas, on n'a pas plus le droit de se poser en mécène : que lorsqu'on fait de la réclame pour les pilules Holloway ou pour la douce Revalenta Arabica.

Dixi.

CLAPETTE.

A Coups de Fronde.

Cette bonne Meuse n'a décidément pas la main heureuse lorsqu'elle choisit ses rédacteurs au département des beaux-arts. Naguère, c'était un article sur le *Méphis-tophélès* de Boito qui faisait sensation — d'une façon toute spéciale — dans le monde des arts. Hier, *Palette* obtenait le succès que l'on sait. Aujourd'hui, voilà ce malheureux Van den Boorn qui, pour soutenir sa vieille réputation, pond un article formidable sur le dernier concert du conservatoire.

Palette et tous les autres sont enfoncés. A Van den Boorn revient décidément le pompon.

Rien que le début de son article suffit pour amener la suprématie de l'austère musicien.

Ecoutez plutôt.

Le troisième et dernier concert du Conservatoire donné, au Théâtre Royal, en présence d'un auditoire aussi nombreux que recueilli et où l'on remarquait l'élite de nos artistes et la fleur des dilettanti liégeois. Ce troisième concert, disons-nous, par la composition du programme, n'avait pas peu de ressemblance avec ceux de la troisième journée des festivals du Bas-Rhin.

Il y a évidemment là une faute d'impression ; c'est bas-rein que M. Van den Boorn aura écrit.

Mais alors, Festival aussi est mal orthographié : c'est fesse-tival qu'il fallait.

Tout l'article est de cette force. Aussi plus loin on peut lire que : « dans le domaine des sons il y a des œuvres qu'on aime de réentendre. »

Mais sacré-bleu ! dans quel autre domaine que celui des sons Van den Boorn veut-il entendre ou réentendre quelque chose ?

Est-ce dans le domaine de la couleur ou dans le domaine de l'administration ?

Et cette description de la pianiste, savourez-la donc :

« Cette ouverture a été vivement applaudie. »
« Après celle-ci, une jeune dame, une simple dilettante de modeste allure, ignorée encore jusqu'alors par la plupart des nombreux abonnés aux concerts du Conservatoire, s'avance vers le clavier. Mais quel, un talent d'amateur appelé dans un des concerts du Conservatoire où les plus grands artistes viennent recevoir une nouvelle consécration de leur renommée et cerner leur front de nouvelles couronnes ? A ces concerts, où les rois de la virtuosité complètent et illustrent en quelque sorte par leur exemple l'excellent enseignement qu'on y donne et où, à défaut de ceux-ci, la place semble appartenir de droit aux lauréats couronnés des palmes de la victoire dans cet établissement même ? »
« Mais laissons de côté ces questions juridiques ou d'opportunité et disons que... »

Ces questions juridiques et d'opportunité ! Quel charabia, sainte vierge !

Décidément, ce n'est pas la jeune dame en question qui est simple, c'est l'esprit de l'infortuné auteur de l'article de la Meuse !

CLAPETTE.

ENCORE LUI !

Ce pauvre Monsieur Cralle (Aristide pour les dames) ne se tiendra donc jamais tranquille ?

Depuis près d'un an le brave homme était abandonné à lui-même. Il pouvait paisiblement s'adonner à la singulière passion qui le pousse à acheter des croûtes et à construire des maisons baroques. Personne ne s'occupait de lui. Et voilà que de son plein gré, sans aucune provocation, le bel Aristide s'avise de rentrer dans l'arène et de recommencer les hostilités. Vraiment, cette fois, Aristide n'aura plus le droit de se plaindre, si on l'honore d'une réclame soignée. C'est lui-même — en lançant en ville la circulaire qu'on va lire — qui nous force à reprendre les armes.

Voici, du reste, le brûlot d'Aristide :

AVIS AU PUBLIC

Très prochainement s'ouvrira dans l'ancienne maison (Pas de réclame à l'est)

UN CAFÉ POMPEÏEN

Avec Terrasses, Rochers, Jets d'eau, Cascades et Diorama nouveau (genre tout nouveau).
Trois tableaux devant y figurer successivement seront prochainement visités.

LE PREMIER REPRÉSENTERA

L'un des Sites les plus pittoresques de la Suisse

LE SECOND

LE SAC DE LIÈGE SOUS CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE

LE TROISIÈME

L'APOTHÉOSE TRIOMPHALE

des beaux et aimables Messieurs du spirituel et artistique journal *LE FRONDEUR*

Qu'on se le dise !!!

Il nous semblait bien que le pauvre Aristide était destiné à tomber dans tous les panneaux — jusques et y compris les panneaux-ramas.

Mais c'est égal, l'idée du bon Cralle nous flatte. Etre mis en panorama — comme la bataille de Waterloo — c'est déjà un commencement d'immortalité.

Aussi nous sommes tellement enchantés de l'idée du bon Cralle, que nous n'hésitons pas à compléter, pour l'édification du public, les informations contenues dans le prospectus du naïf Aristide, en donnant quelques détails sur les trois tableaux qui seront visibles au café Pompéien, au Mont-St-Martin.

Le premier tableau : « Vue de Suisse » consiste en un portrait en pied du suisse de la Cathédrale de Liège.

Le second, « sac de Liège sous Charles-la-

Téméraire » représentera le farouche duc de Bourgogne complètement ramolli et assis sur une chaise percée. Seulement le vase en métal, ordinairement fixé à ces sortes de meubles, sera remplacé par un grand sac sortant des ateliers de la linéaire liégeoise, d'où le titre : sac de Liège sous Charles-le-Téméraire.

Quant au troisième tableau de « l'apothéose des beaux et aimables messieurs du... », nous donnera le spectacle d'un grand steelpe-chase couru — à dos d'âne — par tous les rédacteurs du *Frondeur*. Tous nos collaborateurs ont posé pour leur portrait et M. Cralle pour les ânes. La ressemblance est donc garantie.

Les personnes qui désireraient voir ces toiles réellement artistiques, avant l'ouverture du café pompéien, doivent s'adresser au propriétaire de l'établissement, rue Volière, à l'établissement des frères célite.

CLAPETTE.

Les métamorphoses d'une brioche

LA JALOUSIE.

Comme les rayons d'un matinal soleil de printemps égayaient la chambre, elle s'écria toute joyeuse d'être au monde :

— Dis donc, chien chéri, puisque tu me fais toujours la guerre parce que je ne prends pas d'exercice, si tu le veux, nous allons partir, bras dessus, bras dessous, à pied comme deux vrais amoureux, et, du boulevard Beaumarchais, nous irons tout en flânant jusqu'à la Madeleine, déjeuner dans quelque petit endroit pas cher de ce quartier-là ? Qu'en dis-tu ?

— De grand cœur ! mon bon chat.

— Hein ! je suis gentille ? Tu ne diras pas que je te ruine en voitures ? — Seulement, si mon loulou veut être bien aimable... bien prévenant... bien gracieux pour sa Niniche, il lui payera quelque chose dont elle a envie... oh ! mais bien envie depuis longtemps.

Sentant poindre une carotte, le Loulou en question eut un mouvement nerveux et murmura :

— Sans doute encore quelque coûteuse inutilité ?

Oh ! comme c'est méchant ce que tu dis là, juste quand je viens de répéter que je ne veux pas te faire dépenser d'argent. C'est bien, monsieur ; alors je me payerai ce caprice avec ma bourse... ça ne vous aurait cependant pas ruiné, vilain avare !

— Voyons, Niniche, ne boude pas et dis-moi quel est ce caprice.

— Figure-toi que, depuis trois ans, chaque fois que je passe devant le fameux marchand de brioches à un sou, de la rue de la Lune, je meurs d'envie d'en acheter... mais je n'ose, car, tu comprends, une femme seule et bien mise... on a l'air d'une meurt de faim qui a dépensé son dîner en toilette. A notre passage devant la boutique, tu iras, tout seul, me prendre une brioche que je gobichonnerai à même ma poche.

Vous entendez d'ici l'énorme soupir de satisfaction poussé par Loulou en apprenant la modeste fantaisie de sa Niniche.

Quand ils furent en route, le dialogue suivant s'établit :

Niniche. — Tu n'as pas été très aimable tout à l'heure en parlant de mes « coûteuses inutilités ! » Moi qui fais tous mes efforts pour être une petite femme de ménage bien économe... Est-ce que tu trouveras beaucoup de maîtresses heureuses d'aller à pied et de manger une brioche d'un sou ? Il est vrai que cette vie-là me plaît, car si j'avais le moindre goût de luxe, je n'aurais qu'à écouter le baron Tosté... En voilà un qui m'offre autre chose qu'une brioche ! Allons, ne fais pas le jaloux, je t'ai dit que je ne peux pas le sentir. (Joyeuse.) Tra la la, oh ! Je me fais une fête de ma bonne brioche bien chaude !

Loulou. — Tu es bien sûre, Niniche, que je te payerais cent brioches, si tu les désirais... Seulement, permets-moi un conseil : crois-tu que cette brioche ne te coupera pas l'appétit pour notre déjeuner à la Madeleine ?

Niniche. — C'est pourtant vrai ! Tiens, pour te prouver que je suis une femme économe, je renonce pour aujourd'hui à ma brioche, car il serait fou d'aller ensuite inutilement dépenser 12 ou 15 francs pour regarder seulement les plats du déjeuner. Mais puisque j'empêche ces quinze francs d'être déboursés sans profit, tu me payeras, pour ma récompense, une théière en porcelaine de vingt-cinq sous. Hein ! suis-je femme de ménage ? J'espère que voilà un objet d'utilité ?

Loulou. — Est-ce que l'on ne peut faire du thé dans la cafetière ? Tu sais, moi, je te le demande naïvement... ce n'est pas pour te refuser une théière ?

Niniche. — Mais, au contraire, tu as raison ; c'est une idée ! du moment qu'on peut faire du thé dans une cafetière, je ne tiens pas à mon ustensile, d'autant plus que je ne manque pas d'autres objets aussi utiles à acheter... des bottines, par exemple.

Loulou. — Des bottines ! ! ! mais, je t'en connais plus de vingt paires !

Niniche. — Oui, mais pas des bottines roses. J'en ai vu de très jolies affichées à quinze francs... il est vrai qu'avec des bottines roses il faut avoir tout le vêtement de pareille couleur... mais les bottines suffisent pour mon projet.

Loulou (inquiète). — Quel projet ?

Niniche. — Je veux bien te le dire, mais il ne faut pas encore être jaloux. C'est pour faire enrager le baron Tosté ; avec son immense fortune, il se figure qu'on triomphe de tout. Aussi, l'autre jour, comme je lui disais que le rose me va très bien, il s'est mis à m'offrir... m'offrir... gros comme moi... et c'était des « Votre Loulou » par ci « Votre Loulou » par là, comme s'il parlait d'un panné qui n'a pas le moyen d'offrir une robe... en taffetas rose... très léger... d'une soixantaine de francs. Alors, je me suis promis, pour humilier le baron à sa première visite, de le recevoir en robe de chambre avec mes bottines roses, et de lui dire : « Ah ! baron, si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous auriez pu vous assurer que le rose me va bien, j'étais en toilette ; tenez, j'ai même encore mes bottines roses. » De cette manière-là, il aurait cru que tu m'avais payé la robe.

Loulou (troussé). — Ah ça, il se figure donc que je suis inscrit aux indigents, ton baron ; Je ne tiens pas à lui montrer cette comédie ? Dieu merci ! j'ai le moyen de le donner trois louis pour acheter ta robe rose.

Niniche. — Mais non, gros bêta, mais non, je n'en veux pas. C'est pour le coup que tu dirais que j'achète « des inutilités », si j'allais mettre trois louis à une robe qui tourne en chiffon au troisième jour et dont la couleur ne fait qu'un déjeuner de soleil... Oh ! non, je suis plus femme de ménage que ça... Si je m'achetais une robe, j'en voudrais... bien de profit... de toutes les saisons... d'une teinte plus sérieuse... plus solide... en satin de Lyon, par exemple, — enfin, une robe de quatre louis.

Loulou. — Comment, le satin de Lyon ne coûte que quatre louis ?

Niniche. — Mais pas plus... en les ajoutant aux trois louis que tu me dois déjà pour ma robe rose. — Ah ! c'est là que le baron Tosté ragerait de voir que je n'attends pas après son argent pour m'habiller.

Loulou (jaloux). — Et je lui prouverais que tu n'attends pas ! (Décidé.) Au premier magasin, tu vas acheter ta robe.

Niniche. — Justement, à cent pas d'ici, il y en a un très bien assorti.

Arrivés devant la boutique, les deux amants examinent les robes étalées en montre. Tout à coup Niniche s'arrache brusquement à ce spectacle et, entraînant son Loulou, elle continue son chemin sans mot dire.

Loulou. — Ah ! ça, qu'as-tu donc ?

Niniche (avec un grand soupir). — Moi, rien.

Loulou. — Mais si. Tu voulais une robe, puis en faisant ton choix, crac ! tu t'enfuis.

Niniche (bien triste). — C'est que... près de celle qui me plaisait... à gauche... j'ai vu le rêve de toute ma vie... qui me rendrait si heureuse.

Loulou. — Quoi donc ?

Niniche. — Rien, rien te dis-je, je ne veux pas te faire faire une folie. (Avec un soupir.) Ah ! les femmes un peu coquettes devraient bien naître aveugles... à moins d'avoir l'immense fortune du baron Tosté.

Loulou. — Ah ! ça, tu m'ennuies, avec ton Tosté ! Tu ferais mieux de me dire ce qui te chagrinerait dans cette vitrine.

Niniche. — Eh bien, puisque tu l'exiges, c'est une robe en velours.

Loulou. — Comment ! c'est pour une robe en velours que tu es là, toute triste, à encenser ton Tosté !!! Ne dirait-on pas qu'il est le Pérou, et que moi, avec mes 30,000 francs de rentes, je ne suis qu'un mendiant ! Puisque cette robe en velours te plaît...

Niniche. — Vrai ? tu me la payes ? Vrai de vrai ?

Loulou. — Retournons au magasin.

Niniche. — Non, sur l'autre boulevard, je connais une boutique encore mieux montée. (Avec joie.) Ah ! le bon bonheur !... Quel est le Loulou qui peut se vanter d'avoir rendu sa Niniche bien heureuse ? C'est mon chien-chien. (Rêve.) Dis donc, chéri, est-ce que ma parure en jais fera bien sur les velours ?

Loulou. — Oh ! non ; les velours donne surtout de l'éclat à la peau...

Niniche. — ... Et aux diamants. (Revoise.) Ah ! voilà ce que je n'aurai jamais, moi !... des diamants !

Loulou. — On ne sait pas.

Niniche. — C'est tout su ! car il n'y a pas huit jours, j'en ai eu pour cinq mille francs dans le creux de la main... je n'avais qu'à dire un oui... et c'était à moi !

Loulou. — Encore ce Tosté, n'est-ce pas ? Et tu as refusé ?

Niniche. — Oui, mais c'était bien tentant car enfin, pour une femme, les diamants, c'est du solide... c'est bien jolies une robe en velours, mais ça s'use... tandis que les diamants mettent du pain sur la planche... Ah ! c'est moi qui me ficherai d'avoir une robe en toile sur le dos, si je possédais des diamants.

Loulou (inquiète). — Ainsi, tu me quitterais pour des diamants ?

Niniche. — Dame ! une question d'avenir ! Tu serais le premier à me le conseiller, si tu m'aimais sérieusement.

Loulou. — Alors, tu ne tiens pas à moi ?

Niniche. — Que tu es drôle avec tes questions ! Voyons, sois juste : tu peux me quitter d'un instant à l'autre... et j'aurais manqué ma position... J'aurais refusé un homme dont la générosité, en assurant mon avenir, lui aurait donné des droits de compter sur mon affection, ma fidélité, ma reconnaissance.

Loulou, (rageur). — Sacrebleu ! je n'en

aurai pas le démenti ! Je veux savoir si on peut s'en remettre à la reconnaissance des femmes.

Niniche. — Que veux-tu dire ?

Loulou. — Nous allons entrer chez mon bijoutier, et tu choisiras à ton goût.

Niniche (transportée). — Ah ! que tu es mignon ! C'est moi qui ne m'attendais guère à une pareille surprise. Comme le Tosté va être stupéfait en voyant ma rivière... lui qui ne m'offrait que des boucles d'oreilles.

Loulou (nerveux). — Tu auras les boucles et la rivière, mais, pour Dieu ! tais-toi avec ton éternel Tosté.

Quand le bijoutier étala les parures devant Niniche, elle les saisit d'abord avec une joie fiévreuse, mais tout à coup elle se calma et devint pensive :

— Eh bien ! Niniche, qu'as-tu donc ? Cela ne paraît plus te faire plaisir.

— C'est vrai.

— Aurais-tu maintenant un autre désir ?

— Oui.

— Lequel ?

— J'aimerais mieux que tu m'épouses.

Ne ris pas, lecteurs. Il l'épousait hier à l'église Bonne-Nouvelle, et, au sortir de l'église, la mariée, en se voyant dans la rue de la Lune, s'écriait :

— A propos de la rue de la Lune ! dit donc, Loulou... avec tout ça, tu ne m'as pas payé ma brioche.

Eugène CHAVETTE.

C'était l'autre soir, au Continental.

Aristide Cralle, dissimulé derrière une colonne, s'efforçait de saisir au passage des bribes de la conversation des rédacteurs du *Frondeur* — lesquels causaient non loin de là en sirotant un bock.

Tout à coup, une voix claire et bien timbrée parvint à son oreille :

— Savez-vous, disait la voix, quel est le comble de l'ironie ?

— ??? ? ? répondirent en chœur d'autres voix.

— Eh bien, c'est d'offrir à une négresse un clyso-pompe à musique qui ne va que sur l'ouverture de la *Dame blanche*.

Epatant, s'écria Cralle.

Et immédiatement il se mit à chercher partout son fidèle Bernimolin.

Quatre heures du matin sonnaient quand il le rencontra.

— Connaissez-vous, lui cria-t-il, le comble de l'ironie ?

— Non, répondit d'une voix grave Bernimolin.

— Eh bien, c'est d'offrir à une négresse un clyso-pompe à musique ne jouant que l'ouverture du *Trouvère* !

FAITS PRINTANIERS.

On rit beaucoup en ville de la mésaventure d'un jeune baron de la *Marmotte* ou de quelque chose d'analogue, lequel ayant oublié d'être attentif, avant le tirage au sort, le versement de deux cents francs prescrit par la loi, se trouve aujourd'hui forcé d'aller manger la gamelle comme le fils du premier manouvrier valet de ferme... venu.

Si pareille chose arrivait plus souvent, on s'intéresserait un peu plus au sort du soldat.

Après ça, il n'est pas impossible que ce fils d'un papa bien en cour ne trouve un moyen de planter là le fusil et la giberne. Le gouvernement, qui tient à exempter du service les élèves des séminaires, serait sans doute heureux de favoriser, de la même façon, le jeune de la *Marmotte*, lequel, en sa qualité d'étudiant de *l'Alma mater*, a droit à des égards particuliers de la part du gouvernement libéral actuel.

Théâtre Royal.

Pour rappel.

Mardi prochain, *Les Effrontés*, la célèbre comédie d'Augier, jouée par la troupe formée par M. Marck.

Dimanche et lundi, 29 et 30, *Fédora*, avec Sarah Bernhardt et la troupe du Vaudeville.

Pavillon de Flore.

La saison touche à sa fin, les artistes font leurs malles et s'apprentent à aller dans une autre patrie chercher la fortune, sinon le bonheur.

Les derniers accords de l'orchestre se font entendre, Meurice contemple d'un air morne le pupitre près duquel il trône tout l'hiver et jette, de temps à autre, un regard mélancolique sur la tête d'ivoire du cor placé à sa droite.

Les garçons eux-mêmes, certains d'avoir six mois de répit, se permettent des plaisanteries de plus mauvais goût encore que d'habitude et paraissent se soucier du public comme feu Giraud des abonnés du Théâtre royal.

Les acteurs en scène se trouvent à l'étroit dans une végétation de carton peint et semblent soupirer après le grand air et l'éclat du jour, qui doivent remplacer l'atmosphère chaude, enfumée de la salle et la lumière brûlante de la rampe.

Les spectateurs, assoupis dans leurs fauteuils, éligent de l'œil et piquent, de temps à autre dans leur bock, un nez que la fatigue et un ennui qu'ils ont peine à dissimuler, allongent d'un bon pied.

Avouez que, dans ces conditions, il faut un certain courage pour se rendre au théâtre et qu'ils sont bien sympathiques les artistes

dont le bénéfice amène salle comble malgré la conspiration de tous ces éléments.

C'est cependant ce qui est arrivé mardi au bénéfice de M. Vannel.

Celui-ci, il est vrai, est un homme de goût et avait composé un programme dont les plus friands ont dû se montrer satisfaits.

Songez donc ! *La Botte à Bibi* et un intermède, disons un concert, composé de 20 morceaux choisis, c'était un double spectacle.

Aussi, la salle était littéralement bondée et le bénéficiaire a été grandement fêté.

Au moment où nous mettrons sous presse, commencera la représentation donnée au bénéfice de Mlle Julia Play.

Nous regrettons fort de n'avoir pu recommander plus tôt, à nos lecteurs, cette sympathique artiste, nous avons été avisés trop tard. Constatons, toutefois, avant de terminer la série de nos chroniques, le réel talent de notre ingénue, une des meilleures que nous ayons eues depuis longtemps.

Elle retrouvera, ce soir, dans le rôle de Cyprienne, de *Divorçons*, qu'elle a créé avec tant de talent, tout le succès qu'elle a eu lors des premières représentations. S'il en est temps encore, souhaitons-lui bonne chance et fructueuse recette.

Ne déposons pas la plume sans parler d'une soirée qui couronnera dignement l'année théâtrale : nous disons le bénéfice de M. Moliver.

De tous les artistes du Pavillon de Flore, M. Moliver est un de ceux qui ont le plus contribué à la variété des spectacles.

Constamment sur la brèche, il n'a passé aucune soirée sans se produire plusieurs fois et les applaudissements qui l'accueillent toujours, donnent une idée de l'estime que lui portait le public.

M. Moliver s'est souvent produit dans des soirées particulières et là encore il commandait la sympathie, non seulement par son talent, mais encore par son excellent caractère.

C'est au Cercle d'Agrément que M. Moliver convie tous ses amis à lui rendre visite, lundi prochain, et nous ne pouvons trop engager nos lecteurs à s'y rendre en foule, afin d'applaudir une dernière fois celui qui les a si souvent déridés.

Ils feront preuve de reconnaissance et passeront une excellente soirée, le programme étant des plus plantureux et des mieux choisis.

BOBOTTE.

Eden-Théâtre.

Grande foule tous les soirs, non seulement pour l'artistique trio Masini, mais aussi pour une troupe de ballerines espagnoles, qui, tous les soirs, charment les spectateurs par des danses d'un caractère très gracieux et très original.

La troupe de M. Senn, ainsi complétée, peut aujourd'hui nous faire passer d'excellentes soirées — chose d'autant plus heureuse, que le Casino Grétry sera, à dater de la semaine prochaine, l'unique salle de spectacle ouverte journalièrement au public liégeois.

Correspondance.

Mon cher Clapette,

Voudrais-tu bien me donner une explication du phénomène suivant.

Comment peut-il se faire que M. Delvaux, qui épouse la baronne Coppens, porte un autre nom que son père. Celui-ci s'appelle Delvaux tout court et son fils ajoute, sur les lettres de faire part, « de Penfle. Quid ? »

UN DE TES ABONNÉS.

Sais pas. Peut-être Monsieur le sous-lieutenant Louis Delvaux a-t-il été vacciné à Penfle.

Théâtre du Pavillon de Flore

CLOTURE DE L'ANNÉE THÉÂTRALE ET ADIEUX DE LA TROUPE

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 15 avril 1883

Dernière représentation des deux grands succès de l'année

Divorçons, comédie en 3 actes
Le Truc d'Arthur, comédie en 3 actes.

Intermède par M^{lle} Jeanne Ondry, M. Vannel et Molivier.

L'Espave, poésie dite par M. Thy.

Ballet : grands pas nouveaux dansés par M^{mes} Pastor et Carmen.

N. B. — La salle sera parfaitement aérée.

CASINO GRÉTRY

94, Boulevard d'Avroy, 94

EDEN-THÉÂTRE

Bureau à 7 1/2 h. — Rideau à 8 h.

TOUS LES SOIRS

Représentations du célèbre Trio espagnol, frères Masini, sortant de l'Eden-Théâtre à Paris ; M^{lle} Selma, la gracieuse Orientale, fille de l'air ; les sœurs Rose, duettistes et danseuses anglaises ; M^{lle} d'Herz, sortant de l'Aleazar et de la Scala de Paris ; M^{lle} Angelo, sortant de la Renaissance de Bruxelles et de l'Eden-Concert de Paris ; M. Delavalle, comique de genre ; M. Ange, le roi des gymnasiarques ; troupe Parella-Borst, recomposée de 10 personnes, 7 dames, 3 hommes. — Ballets, quadrilles, pantomimes.

Prix des places : Réservées, 2 fr. ; Premières et pourtour, 1 fr. ; Galleries, 50 centimes.

25 centimes en plus et par place les dimanches et les jours de fête.

Liège — Imp. Em. PIERRÉ et frère, r. de l'Écluse, 12.

AU SALON DE PEINTURE.



Intention d'un peigne de famille. Pauvre Petit!



Un fâcheux freinage



- comme ils s'amuseent!
- chez le notaire... ou chez le docteur!



Les noces d'or de Monsieur et Madame Denis



Baigneuse qui est loiz d'être callipyge - tu revanche tes chevilles!



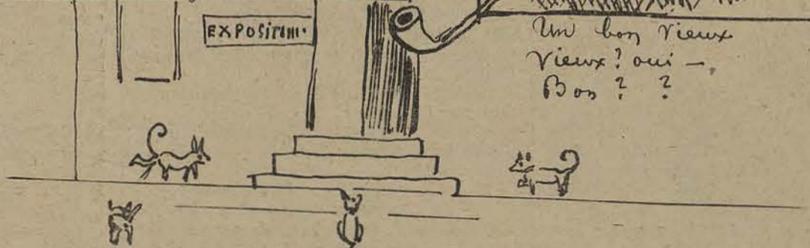
guérison instantanée des coliques néphrétiques = guitare - baignoire.



Un bon vieux Vieux? oui - Bon? ?



Oh! elle aime cela!



- La queue à l'entrée -